

SÉANCE DU 29 JUILLET 1901.

PRÉSIDENTENCE DE M. LE BARON A. DE LOË.

Ouvrages présentés. — Des rapports historiques entre la religion et la morale, par le comte Goblet d'Alviella, membre effectif.

A propos d'un troglodyte moderne, par M. Doudou, membre effectif.

L'homme quaternaire dans le bassin du Rhône, par M. Chantre, membre honoraire.

Sulla fauna della « Buca del Berzagliere » et sull' età dei depositi della vicina « Grotta dei Colombi », Is. Palmaria, Spezzia, par E. Regalia, membre correspondant.

The fundamental principles of old and new world civilizations, par Zelia Nuttall.

Report upon the condition and progress of the U. S. national Museum during the year ending June 30, 1898, par Charles W. Walcott.

Report upon the condition and progress of the U. S. national Museum during the year ending June 30, 1899, par R. Rathbun.

An early West Virginia pottery, par Walter Hough.

A primitive frame for weaving narrow fabrics, par Otis T. Mason.

Pointed bark canoes of the Kulenai and Amur, par Otis T. Mason.

Descriptive catalogue of a collection of objects of Jewish ceremonial deposited in the U. S. national Museum by Hadji Ephraïm Benguiat, par Cyrus Adler et I. M. Casanowicz.

Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique, 1901, n° 5.

Bulletin de la Classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, 1901, n° 5.

Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques et de la Classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, 1901, n° 5.

Bulletin de la Société royale belge de géographie, 1901, n° 3. — Edmond Rahir, Les curiosités de la commune de Furfooz.

Volkskunde. Tijdschrift voor nederlandsche folklore, 1900-1901, n° 11-12. — D^r M. Sabbe, Peter Benoit en het vlaamsche volkslied. — Het oude volkslied van het wereldsche wijf. — A. De Cock, De arabische nachtvertellingen : De geschiedenis van den kleinen bultenaar. — A. De Cock, Spreekwoorden en zegswijzen afkomstig van oude gebruiken (het spinnen). — A. De Cock, Volksliedjes : Het sterven van den beer. — D^r Boekenoogen, Nederlandsche sprookjes en vertelsels.

Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, 1900, n° 3. — Zaborowsky, Hommes tatoués. — Azoulay, Ère nouvelle des sons et des bruits. — Guibert et Lhuissier, Évolution mentale et microcéphalie. — D'Enjoy, Le système des poids et mesures annamites. — Duhoussset, Les supplices en Perse. — Zaborowsky, Origine des anciens Égyptiens. — Azoulay, Musée phonographique. — Zaborowsky, Les Portugais d'après les photographies. — Bloch, Pourquoi les anthropoïdes ne sont-ils pas marcheurs bipèdes? — Binet, Observations sur les Dahoméens.

1901, n° 7. — Letourneau, Périclès Diamandi, calculateur mental. — Atgier, Trépied mégalithique découvert en Maine-et-Loire. — Anthony, Morphogénie du sternum chez les mammifères. — Garnault, Les théories paléo-égyptiennes de la circulation, de la respiration, de la phonation et de l'audition, dans leurs rapports avec la théorie du pneuma. — Meyer, La tête de la femme d'Auvernier reconstituée par Kollmann. — Macquart, Diminution du taux de la natalité. — Bloch, Transformation d'une race dolichocéphale et vice versa. — Pommerol, Origine du culte des vierges noires.

Revue de l'École d'anthropologie de Paris, juillet 1901. — Zaborowsky, De l'influence de l'ancienne civilisation égyptienne dans l'Afrique occidentale. — G. Hervé, Les Écossais en France. — Pommerol, Pierres à bassins et à cupules du Puy-de-Dôme. — Capitan, La première hache acheuléenne connue.

Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, 19 janvier 1901. — Calvert, Ein neolithisches Skelet aus Ober-Aegypten. — E. von Fellenberg, Bronzenfund in Muri bei Bern. — Weinstein, Giljaken. — D^r Wilke, Ein slavisches Gefäss mit Leichenbrand von Lössnig bei Strehla. — Träger, Begräbnisplätze und Tumuli in Albanien und Macedonien. — D^r Wilke, Ein prähistorischer Wall in Oberholz bei Thröna. — Friedel, Die Niederschrift des Berichtes über das Königsgrab bei Seddin. — Maurer, Stein-Mörsern.

General-Register zu den Bänden XXI-XXX (1891-1900) der Mittheilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien.

Archivio per l'antropologia e la etnologia, 30° volume, fascicule 3, 1900. — Giglioli, Lo strumento primitivo « chelléen » dell' uomo quaternario in uso attuale nell' Australia. — Giglioli, Accette ed ornamenti di tipo neolitico dell' Africa occidentale e centrale. — Giglioli, Amuleti degli sciamani-medici di alcuni popoli del N. O. dell' America boreale e più specialmente degli haidà, tlinkit e tsimshian. — Giglioli, Appunti etnologici presi a Parigi nell' estate 1900, all' esposizione e fuori. — Chiarugi, Proposta di uno studio collettivo sul peso dell' encefalo negli Italiani. — Mantegazza, L'insegnamento dell' antropologia. — Mantegazza, Prime linee di psicologia positiva. — Regalia, Sulla fauna della « Buca dell' Berzagliere » e sull' età dei dispositi della vicina « Grotta dei Colombi ».

Atti della Società romana di antropologia, 1901, fascicule 1. — Vram, I crani di gorilla (Gorilla gina) del museo di Genova. — Moschen, Nuova contribuzione allo studio della craniologia dei Bolognesi. — Giuffrida-Ruggeri, Nuove ricerche morfologiche e craniometriche. — Vram, Un caso di saldatura precoce della sutura sagittale. — Mantia, Il genio e la nevrosi.

Bulletino di paletnologia italiana, 27° année, n° 4-6. — Colini, Armi litiche con foro del Materano. — Colini, Il sepolcreto di Remedello e il periodo eneolitico in Italia. — Pigorini, Scavi di Norba. — Afonsi, Alari fittili di epoca preromana di Este.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, 1891, juin.

Katalog litteratury naukowej Polskiej, tome I, fascicule 1.

Free museum of science and art, 1901, n° 1, 2 et 3. — Stewart Culin, A summer trip among the Western Indians. — Louis-L. Meeker, Ogalala games. — Hiller and Furness, A trip to the Veddahs of Ceylon. — Ch. Peabody, The so-called « plummets ».

Revista de Ciencias, mai 1901.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Correspondance. — Nous avons reçu le sommaire du procès-verbal de la séance du 4 juillet 1901 de la Société d'anthropologie de Paris.

Club des médecins. — Un groupe de médecins de Bruxelles a pris l'initiative de réunir un Comité provisoire, chargé d'étudier

la possibilité de créer à Bruxelles une « Maison des médecins », où se trouveraient réunis une bibliothèque, des salles de réunions, un restaurant, des bureaux de rédaction pour les journaux médicaux, etc. Il fait appel aux directeurs des journaux et aux comités des sociétés de sciences médicales, pour qu'ils nomment des délégués auprès de ce Comité provisoire. — M. Jacques, secrétaire général, est chargé de représenter la Société d'anthropologie.

COMMUNICATION DE M. L'ABBÉ CLAERHOUT.
LES HABITANTS DE LA STATION NÉOLITHIQUE
DE TER HEEST.

Sur le territoire de la commune de Clercken s'élève une colline habitée par une population très intéressante. Le hameau s'appelle *Derest, Ter Hest, Ter Herst* dans le langage populaire. Nous estimons que *Ter Heest* est la véritable orthographe de ce nom de lieu ⁽¹⁾; il existe un hameau du même nom dans la commune de *Markelo* en Néerlande. Le *t* paragogique s'est ajouté au mot *hees*, dont l'étymologie est inconnue parce que ce radical fait défaut dans les autres langues indogermaniques. La signification même est très obscure; c'est un nom de forêt.

Les véritables colons de *Ter Heest*, qui ont toujours occupé le sommet de la colline, descendent vraisemblablement des Néolithiques de la Flandre, dont ils semblent représenter le type.

Ils ont la taille peu élevée, les cheveux noirs et hérissés, le crâne arrondi, les yeux bruns, la figure osseuse et contractée, et le teint de la peau olivâtre.

Nous osons les recommander à nos savants confrères de la Société d'anthropologie pour une enquête anthropologique minutieuse.

Quand on se rend maintenant à *Ter Heest*, on voit apparaître nombre d'enfants, d'hommes et de femmes aux cheveux clairs et aux yeux bleus; des éléments étrangers, la population germanique des villages environnants, se sont infiltrés dans la colonie primitive.

Une petite enquête sur la population scolaire de *Ter Heest* nous

(1) *Nomina Geographica Neerlandica*, III^e deel, p. 338. Leiden, 1893.

a signalé 30 enfants aux yeux bleus, 11 enfants aux yeux gris et 11 enfants aux yeux noirs. Pour la couleur des cheveux, les enfants de *Ter Heest* se partagent en 32 enfants aux cheveux blonds et 20 enfants aux cheveux bruns.

Les étrangers ont évidemment été attirés par les mœurs des habitants de *Ter Heest*; ce sont de véritables nomades, qui exercent le métier de colporteur, se procurent beaucoup de ressources et parcourent de préférence l'Allemagne, où ils se rendent jusqu'en Saxe et en Silésie pour débiter leurs brosses.

De petits sentiers se croisent au sommet et sur les versants de la colline; ils sont bordés par des lopins de terre, et sur chaque lopin, qui constitue une propriété particulière, s'élève une petite maisonnette; beaucoup de ces cabanes sont actuellement construites en briques, mais on peut en voir encore qui perpétuent l'aménagement des huttes primitives.

La manière de bâtir des habitants de *Ter Heest* était très originale et dérivait de traditions très anciennes.

Quand l'emplacement de la cabane était choisi, on cherchait dans la forêt du *Vrybuseh* quelques jeunes troncs de chênes; on en détachait les extrémités inférieures pour les planter trois à trois dans le sol; elles marquaient les bornes d'un espace rectangulaire; alors on étendait les jeunes troncs sur les pieux plantés en terre; cette charpente formait le fondement, dont les intervalles étaient bouchés au moyen de gazon.

Sur ce fondement, on établissait des pieux de distance en distance et on les couronnait par une autre charpente transversale, destinée à soutenir les poutres du toit, dont une ouverture laissait échapper la fumée du foyer.

Les traverses fixées entre les pieux formaient avec de la paille tordue un clayonnage recouvert de terre glaise, blanchie à la chaux.

Une seule fenêtre laissait pénétrer la lumière dans la hutte; la porte était à côté du pignon opposé au foyer.

Les colons de *Ter Heest*, établis sur leurs propres terres, regardaient aussi la forêt comme leur propriété; un vol dans la forêt ne les déshonorait pas.

Notre confrère, M. le baron Ch. Gillès de Pélichy, a recueilli à *Ter Heest* quelques silex taillés ⁽¹⁾; M. l'abbé J. Gezelle y a trouvé une belle hache polie.

(1) *Congrès de Gand*, seconde partie, p. 31. Gand, 1897.

DISCUSSION.

M. JACQUES rappelle qu'il a déjà eu l'occasion de parler des caractères spéciaux que présentent les habitants de la partie de Boitsfort qui tient à la forêt vers Groenendael. Il y a là une population de fabricants de balais et de bûcherons qui est confinée dans un lieu dit *Bessemhoeck* (coin des balais) et que l'on appelle *Boschuilen* (les hiboux du bois). Or, cette population, qui parle flamand, offre des caractères ethniques tout à fait différents de ceux que l'on attribue aux descendants des tribus germaniques, mais les rapprochant au contraire de ceux de certains villages wallons. Pour moi, dit M. Jacques, ce sont les descendants directs des populations néolithiques, qui ont laissé tant de traces de leur séjour dans les clairières de la forêt de Soignes, et à ce titre ils peuvent être comparés de tout point aux intéressantes populations dont parle M. l'abbé Claerhout. Je suis persuadé qu'en poursuivant ses recherches dans la voie dans laquelle il est entré, notre honorable collègue arrivera à des constatations excessivement intéressantes au point de vue de l'origine des populations de la Flandre.

M. Houzé confirme les remarques faites par M. Jacques sur les anciens habitants de Boitsfort. Dans Bruxelles même, ajoute-t-il, on peut observer des faits analogues, et il est certain que de quartier à quartier on peut constater de très grandes différences tant au point de vue de l'origine que des caractères ethniques des habitants.

M. RUTOR dit qu'il a eu l'occasion, au cours de ses levés géologiques, de voir ces populations dont parle M. l'abbé Claerhout.

D'après ce que lui a raconté un médecin d'une localité voisine, toute la partie masculine de la population est essentiellement nomade et il ne reste parfois au village que les femmes et les enfants qui, en somme, sont assez misérables. Quand les hommes reviennent, l'argent qu'ils rapportent est bientôt dépensé en ripailles. Le contraste est frappant, en tout cas, avec les populations voisines. On retrouve d'ailleurs des hameaux habités par ces gens dans toute la région de Thourout et de Thielt et jusque près de Courtrai. Ce qui les distingue surtout, c'est leur humeur batailleuse : les cou-teaux sortent des poches à propos de la moindre discussion.

M. CUMONT ajoute que les paysans de Pamel et de Liedekerke ont aussi toujours le couteau à la main; mais il ne pourrait dire si leur type ethnique diffère de celui des autres Flamands.

M. FLÉBUS cite encore des gens des environs de Lierre comme étant d'humeur très batailleuse, notamment à Hutten, un hameau voisin de Grobbendonck. Ce sont aussi des braconniers déterminés.

M. VAN DEN BROECK. — Il y aurait, à cet égard, une enquête très intéressante à faire, qu'il serait très facile de mener à bonne fin en s'adressant aux curés, aux instituteurs, aux médecins, aux secrétaires communaux des villages qui se trouvent à proximité des grands bois. On pourrait rédiger un questionnaire et y joindre, comme exemple des renseignements que l'on désire obtenir, des tirés à part de la petite étude de M. l'abbé Claerhout et de la discussion à laquelle elle a donné lieu. Nous avons déjà eu l'occasion de procéder de cette façon à la Société belge de Géologie et nous n'avons eu qu'à nous louer des résultats que nous avons obtenus.

M. JACQUES appuie la proposition de M. Van den Broeck, tout en faisant quelques réserves sur le résultat auquel on aboutira : il ne croit pas que beaucoup de questionnaires nous seront renvoyés dûment remplis.

M. G. BERGER appuie également la proposition de M. Van den Broeck, et dit que l'on pourrait prévoir dans le questionnaire des demandes de renseignements sur les groupes de populations étrangères aux communes qui sont venus s'y établir à certaines époques. Il cite, par exemple, l'établissement, à Ciney, d'Égyptiens, c'est-à-dire de Bohémiens, signalé par une ancienne charte.

La proposition de M. Van den Broeck est renvoyée au Bureau pour examen.

COMMUNICATION DE M. VILLERS.
PRÉSENTATION
DE LA RADIOGRAPHIE DE QUELQUES MONSTRES.

M. Villers présente un monstre syrénocœle et sa radiographie.

Il s'agit d'un fœtus du poids de 1,650 grammes, dont la tête, le thorax et les bras sont normaux, mais dont les membres inférieurs sont soudés de telle manière qu'il ne paraît y avoir qu'une cuisse et une jambe, mais il y a deux pieds. Les orteils de ces pieds sont mal formés et en nombre incomplet. En effet, au pied droit il y a trois orteils, au gauche il n'y en a que deux ; parmi eux, il y a, de chaque côté, un pouce.

L'organe composé par la fusion des jambes et des cuisses est médian et symétrique ; il ne porte pas trace de sillon ni antérieur ni postérieur. Il est couvert de poils follets. La radiographie qu'il a faite et qu'il montre prouve cependant qu'il y a deux fémurs, deux rotules, deux tibias. Les péronés manquent.

Chose remarquable, les membres inférieurs, au lieu de s'unir par leur face interne, s'unissent par les faces externes. Le talon est en avant, les orteils en arrière, le gros orteil en dehors, les petits en dedans.

On en est réduit aux hypothèses pour expliquer la formation de cette bizarre monstruosité. Cruveilhier l'attribue à des contractions insolites de la matrice. Pour Dareste, la symélie est causée par un arrêt de développement de la partie postérieure de l'amnios ou du capuchon caudal. Lorsque ce capuchon s'est peu développé, qu'il ne s'est pas replié au-dessous de l'extrémité pelvienne de l'embryon et qu'il reste appliqué sur elle au lieu de s'en écarter comme il le fait dans l'évolution normale, les bourgeons qui sont le point de départ des membres postérieurs, au lieu de descendre des deux côtés du corps, sont renversés en arrière et viennent se placer au-dessous de l'extrémité de l'embryon.

Ils se rapprochent alors l'un de l'autre par leurs bords extérieurs, devenus internes. Puis, si la pression continue à s'exercer, ils se soudent entre eux et donnent naissance à un membre unique contenant, en plus ou moins grande quantité, les éléments des deux membres, et qui tantôt se développe complètement, comme dans ce cas-ci, tantôt se réduit à un simple moignon.

Comme la plupart des syméliens décrits jusqu'à présent, le sujet qu'il présente n'a pas d'anus et les organes génitaux sont mal formés. Il existe sous la symphyse pubienne un pénis complètement atrophié ; il n'y a pas de testicule ni de trace de scrotum.

COMMUNICATION DE M. JACQUES.

LE JAPON DANS LA HAUTE ANTIQUITÉ D'APRÈS LE LIVRE :
« HISTOIRE DE L'ART DU JAPON ».

J'ai eu l'occasion, à la séance du 27 février 1899, de vous faire une communication sur les dolmens que l'on rencontre en grand nombre dans certaines parties du Japon et sur l'état social de leurs constructeurs, d'après un important travail présenté par W. Gowland à la Société japonaise de Londres.

Grâce à notre excellent collègue Van den Broeck, qui m'avait à cette époque signalé ce travail, je puis aujourd'hui revenir sur cette question à propos d'un autre ouvrage qui, comme vous allez le voir, ne manque pas d'intérêt.

Beaucoup d'entre vous se rappellent les admirables collections réunies à Paris par le Gouvernement japonais dans un pavillon de l'Exposition universelle de l'année dernière. La Commission impériale du Japon avait projeté de publier comme guide au milieu de ces richesses inouïes un commentaire analytique de chaque pièce qui eût été une véritable histoire de l'art de ce pays. Ce projet a été réalisé ; mais, par suite de diverses circonstances, au lieu d'être terminé pour l'ouverture de l'Exposition, ce livre ne fut achevé qu'au moment de la clôture. Les personnes auxquelles il fut offert — je dis offert, car il ne se trouve pas dans le commerce — n'ont certes pas songé à se plaindre du retard apporté à sa publication, car elles ont entre les mains un monument vraiment digne des richesses qui y sont décrites. *L'Histoire de l'art du Japon* constitue un magnifique grand in-quarto de 280 pages, imprimé à Paris chez Maurice de Brunoff, renfermant, outre une centaine de figures dans le texte, soixante-huit planches en phototypie ou en chromolithographie, dont plusieurs planches doubles, reproduisant la plupart des objets qui figuraient dans le pavillon impérial japonais du Trocadéro. Une haute intervention a permis à notre collègue Van den Broeck d'entrer en possession d'un exemplaire de cet

ouvrage : je n'ai pas besoin de vous dire que sa réputation de japonais éclairé a été le motif déterminant de cette insigne faveur.

Je regrette infiniment que mon manque de compétence ne me permette pas de vous faire apprécier toutes les beautés de l'art japonais qui nous ont été révélées à l'Exposition de 1900 et qui pourraient être analysées d'après ce livre. Mais mon ami Van den Broeck a pensé, avec raison, que ce qui concerne l'enfance de cet art, ce qui est relatif à l'époque des dolmens, aurait pu m'intéresser et me donner l'occasion de compléter par des documents authentiques l'analyse que je vous ai faite jadis du travail de Gowland. Aussi lui suis-je très reconnaissant d'avoir bien voulu mettre à ma disposition son exemplaire de *l'Histoire de l'art du Japon*, et je vais tâcher de vous en résumer les premières pages.

Auparavant laissez-moi cependant vous lire quelques lignes de la Préface et de l'Introduction. Elles vous feront comprendre comment les lettrés du Japon apprécient leur art et leur pays. Ce sont des documents que ne peuvent dédaigner les anthropologues.

« Il n'est pas inutile, écrit le baron Riyuitci Kouki, directeur général du Musée impérial, pour présenter cet ouvrage, de définir en quelques mots notre Empire.

» C'est un admirable pays, où le poétique et le pittoresque se combinent dans une mesure parfaite, où la terre et l'eau, avec un rare bonheur, se marient, et que pare une verdure luxuriante émaillée des fleurs les plus belles. Le climat en est vivifiant et sain dans toutes les saisons. Au printemps, le chant des oiseaux remplit l'air d'une douce mélodie, et les insectes y font bruire, en automne, la joyeuse musique de leurs ailes. Le relief mouvementé des terrains présente partout des aspects d'une diversité infinie. Dans les massifs montagneux qui le recouvrent, des rochers gigantesques, au-dessus des précipices, dressent leurs murailles à pic, et leurs sommets se découpent sur le ciel en silhouettes inégales d'un charme incomparable. A la beauté des formes, joignez le contraste magique des couleurs. Au sable des vallées, d'un blanc de neige, opposez l'harmonie vert et rouge des forêts riches en pins qui garnissent le flanc rugueux des montagnes, et vous aurez quelque idée du tableau qui le plus communément frappe nos yeux.

» Ce paysage, fait à souhait pour le rêve, c'est celui qui caractérise notre Empire. Et nous qui naissons sur ce sol, nous qui formons le peuple étroitement uni de cet Empire, nous en goûtons les beautés naturelles avec une joie incessamment renouvelée, car on peut dire en vérité que le Japon est comme le parc public le plus pittoresque et le plus varié de l'Univers.

• Nous ne nous enorgueillissons pas seulement des beautés de notre sol; nous nous vantons également des beautés qui se manifestent avec tant d'éclat dans notre histoire et dans notre art.

• En regard, en effet, du Japon, voyez la Chine et l'Inde. Ce sont les plus vieux empires de la terre. Quelle impression pourtant nous laissent-ils? A les considérer dans leur état actuel, une mélancolie profonde nous pénètre. Jadis ils ont atteint l'un et l'autre au degré de prospérité le plus haut, et leur civilisation fut étrangement raffinée; mais cette splendeur ancienne ne s'atteste aujourd'hui que dans des ruines, et rien n'y subsiste à présent qui puisse se comparer à l'effort énergique et soutenu de notre race. Dès longtemps, notre peuple a connu la bienfaisante et productrice influence d'une suite d'empereurs vénérés, soucieux de son développement, de son bien-être. Sous une administration paternelle, il mène depuis trois siècles une vie paisible et heureuse. Il s'efforce enfin, à cette heure, de répandre sa gloire au dehors et d'en propager par tous les pays le renom. C'en est assez pour prouver que son histoire, digne d'admiration comme d'étude, est féconde autant que son sol en beautés.

• Il n'en est pas de même, ni en Chine ni aux Indes. Là, les guerres sont nées, presque toutes, d'un choc entre races opposées, quoique vivant dans le même empire, — et ces luttes ne se sont presque jamais terminées par de simples changements de dynastie. Toute guerre intérieure, toute révolution entraînait, en Chine comme aux Indes, la destruction complète des œuvres d'art soigneusement créées, amoureusement caressées pendant la période antérieure. Il ne restait ainsi de tous les éléments de beauté réunis par une génération, des témoignages passionnés de son goût, des efforts accumulés de son talent, que d'insaisissables vestiges. Il s'ensuit qu'à l'heure actuelle, tous les arts qui, pendant des milliers d'années, fleurirent là, sont rentrés aujourd'hui dans le néant. De ses productions d'autrefois, le sol n'a gardé — quand il en a gardé — que des fragments. Les spécimens les plus complets qui en subsistent ont passé, de siècle en siècle, en nos mains. Dépositaires de ces richesses, trop peu nombreuses à coup sûr, mais sans prix, nous les conservons pieusement comme des reliques. Les foyers d'art d'où ces étincelles ont jailli se sont éteints; mais à notre foyer, toujours chaud, nous entretenons ces étincelles toujours vives, — et nous tirons de cela aussi quelque orgueil...

• Il serait superflu, dans la Chine et dans l'Inde de nos jours, de chercher l'équivalent de ces merveilles. C'est chez nous seulement,

grâce à elles, qu'on peut se livrer à l'étude de ces formes d'art disparues. C'est au Japon uniquement que l'érudit peut trouver des matériaux suffisants pour reconstituer les caractères généraux de l'œuvre d'art, telle que la Chine et l'Inde l'ont compris — en ces temps mal connus et lointains.

» ... De tout temps, le Japon les a estimés à leur prix. En eux, il a vu les modèles les plus propres à développer son art et à rendre le goût de ses artistes plus subtil. Par eux, nos arts de dessin se sont formés. Ils ont été, au début de notre histoire, nos vrais maîtres. Sans entamer en rien le caractère particulier, national, des artistes qui ont travaillé depuis douze siècles et plus à la constitution de notre patrimoine artistique, ils ont guidé pendant de longues périodes leur effort, stimulé leur activité, soutenu leur génie naissant et leur zèle. »

C'est à ce fait que je désirais arriver, à l'aveu par les lettrés japonais de l'influence de l'art de la Chine et de l'Inde sur l'art du Japon. Mais j'insiste sur ce point, les Japonais prétendent avec raison avoir su de tout temps imprimer à leurs œuvres un caractère spécial qui leur donne un cachet incontestable d'originalité.

« Rien de plus curieux, en effet, dit à ce propos, en un autre endroit du livre, M. Tadamas Hayashi, le commissaire général du Japon à l'Exposition universelle de 1900, rien de plus curieux que la spontanéité avec laquelle notre tempérament national s'est révélé, en art, dès le début. Quelque influence qu'aient exercée sur nous les Coréens, les Chinois, les Hindous, jamais nous n'avons pu nous défendre de marquer d'un caractère de race et d'une physionomie personnelle même les œuvres imitées ou copiées de nos initiateurs et de nos maîtres. »

Et ailleurs encore, dans l'Introduction, je retrouve le même souci d'individualiser l'art et même la race : « Dans toute l'œuvre de l'art japonais, qu'elle relève de la peinture, de la sculpture ou de l'architecture, il est impossible de méconnaître un caractère très particulier. Ce caractère, cette originalité tiennent au terroir, à l'ambiance, aux dons propres du peuple, à ses aspirations, à ses institutions, à sa religion. Voilà donc les facteurs dont il nous faut d'abord étudier l'influence, si nous voulons nous rendre compte de l'évolution des beaux-arts au Japon. »

Je ne puis malheureusement pas suivre l'auteur de l'Introduction dans sa démonstration. Je le regrette, car nous trouverions là, après une description enthousiaste et imagée du pays, une curieuse peinture des Japonais par eux-mêmes; puis, enfin, une étude du

caractère particulier de l'art japonais qui ne laisserait pas de vous intéresser. Mais tout ceci nous entraînerait beaucoup trop loin et force nous est de nous occuper un peu de l'objet spécial de notre analyse, c'est-à-dire des arts primitifs du Japon.

Vous vous souviendrez que W. Gowland, dans son étude sur les dolmens du Japon, place la fin de la période dolménique entre 600 et 700 de notre ère. Il est en cela d'accord avec les auteurs japonais qui font finir leur époque des arts primitifs à la fin du VI^e siècle. Le livre premier de *l'Histoire de l'art du Japon* traite de cette période et examine successivement, dans une série de chapitres, le milieu social, l'évolution et le caractère des beaux-arts en général, puis la peinture, la sculpture, l'architecture et les arts appliqués.

L'étude du milieu social comporte nécessairement quelques données historiques. Les voici résumées d'après notre *Histoire de l'art du Japon*.

La race japonaise serait une race absolument pure et contrasterait avec l'hétérogénéité des peuples des autres pays. « Certes la descendance directe de la branche de la famille principale s'est ramifiée et différenciée à l'infini dans le peuple, dit notre auteur ; mais, dans leur ensemble, les Japonais n'en constituent pas moins, essentiellement, une seule famille. Avant même que le Fils du Ciel fût descendu ici-bas, les hommes qui étaient installés sur le sol et gouvernaient le pays étaient de même origine ancestrale. Ils n'avaient pas complètement exterminé les tribus des Takérou et des Tsoutchigoumo, qu'ils avaient rencontrés partout, mais ils avaient traité ces barbares en serfs, auxquels ils ne reconnaissent pas la qualité de citoyen. De plus, comme la position géographique de l'Empire empêchait naturellement l'invasion des étrangers, le Japon finit par former une nation sans mélange aucun de peuples d'autres races. »

Cette race pure des Japonais serait la race Yamato, « unie par la communauté du langage, descendant traditionnellement d'un même royaume céleste et regardant comme ses ancêtres tous les dieux existant dans cet Amatsoukami (1) ». Tenshyau-Daï-jinn, la déesse du soleil, avait donné le Daï Nippon au Fils du Ciel, l'ancêtre de la lignée impériale. Jimmou Tennau, son quatrième successeur, passe pour le fondateur de l'Empire : ce fut lui qui étendit son pouvoir sur la partie orientale du pays en réduisant les hordes barbares qui l'occupaient encore.

(1) Mot à mot : « le Ciel des génies ».

A l'âge des dieux, — c'est toujours notre auteur qui parle, — le peuple Yamato était déjà entré dans la civilisation. « Regardant comme premier devoir d'honorer les dieux, il avait des cérémonies religieuses compliquées et nombreuses. Il savait travailler le bois, fondre des métaux, forger, tisser, polir les pierres précieuses, faire de la poterie, labourer et élever les vers à soie. Il connaissait l'usage des vêtements de dessus et de dessous, portait du linge et des coiffures, se parait de coliers de perles et de pierres précieuses. Il composait, enfin, des chants pour exprimer son émotion, il était même versé dans les arts de la musique et de la danse. »

Les successeurs de Jimmou Tennau construisent des bateaux, encouragent l'agriculture, creusent des bassins et des canaux, construisent des routes. La population est classée pour la répartition des taxes; on partage le pays en provinces, en districts et en villages, à la tête desquels on place des fonctionnaires. Enfin, sous le règne de Soujinn (le X^e empereur de la dynastie des Tennau), en l'an 574 de l'ère japonaise (87 ans avant J.-C.), les Koumaço sont définitivement refoulés dans l'Ouest et les Ebiço dans le Nord, tandis que le Mimana commence à offrir un tribut au Japon.

J'interromps un instant mon analyse pour vous dire que toute cette période de l'histoire du Japon, comme les débuts de l'histoire de beaucoup de peuples, doit probablement rentrer dans le domaine de la fable.

Le plus ancien livre du Japon est le Kosiki (nom chinois) ou Fourou-koto-boumi. Il ne daterait, dans sa forme actuelle, que du VIII^e siècle de notre ère. L'ouvrage primitif aurait été brûlé dans un incendie; mais une femme qui le connaissait par cœur aurait pu le dicter à nouveau à des secrétaires. Ce livre est un recueil de traditions, de croyances et de légendes historico-mythologiques, dont l'original remonterait, d'après les Japonais, au VIII^e siècle avant notre ère et qui relaterait les faits jusqu'au VII^e siècle avant notre ère. En y ajoutant, comme le dit Deniker dans son article sur le Japon du *Dictionnaire des sciences anthropologiques*, quelques mentions de l'Encyclopédie chinoise de Ma-tuan-lin, nous pouvons reconstituer ce qu'il faut accepter de ces antiques traditions.

Les Jebis, Ebiço ou Aïnos (Mao-tsin, hommes velus des Chinois) furent les premiers habitants de l'archipel, sauf peut-être dans le Sud où a pu exister une population négrito. Les Kmaço, Koumaço ou Ion-ço sont arrivés plus tard du Sud-Est de la Corée, du royaume de Shiraghi, refoulant les Aïnos au Nord et à l'Est. Plus tard encore, vers 660 avant notre ère, suivant la chronologie japonaise, survien-

ment, de l'Ouest ou du Sud-Ouest, les Yamato. Or on rencontre au Japon, d'après les auteurs cités par Deniker (Dœnitz, Mohnike, Siebold, Magé, Metchnikoff), trois ou quatre types : les gens du peuple, avec un type mongoloïde ; l'aristocratie, un type se rattachant aux Malayo-Polynésiens, face allongée, ovalaire, front droit, nez allongé, parfois arqué, pommettes non saillantes, yeux droits, fendus en amande, non bridés, teint olivâtre ; enfin, le type aïno et dans le Sud des traces de sang négrito. Il va sans dire que le type Malayo-Polynésien est le seul qui compte aux yeux des lettrés japonais et que c'est là le type dont ceux-ci célèbrent la pureté, malgré les traces évidentes de mélange avec le type mongoloïde tout au moins. Ce sont ces Yamato qui élevèrent les dolmens dont je vous ai parlé dans ma communication de 1899.

L'histoire de la période antique se poursuit, dans l'auteur que nous analysons, par le récit des démêlés des princes japonais avec les Trois-Kàn de Corée, c'est-à-dire les royaumes de Shiraghi, de Koma et de Koudara, qui prêtaient plus ou moins ouvertement leur aide aux Koumaço. Les relations avec les peuples de la Corée et avec les Chinois, qui s'établirent alors, ne furent pas sans influencer l'art du Japon : « Les mœurs et les goûts du peuple changent, la civilisation se développe, la fortune de l'Empire éclate et brille plus que jamais ».

Suit un tableau de l'état des arts et de l'industrie à une époque correspondant au début de l'ère chrétienne.

« Pour le vêtement, on avait la toile, la soie et l'oucoumono ; on fabriquait des tissus avec l'écorce du chanvre, du kadji, du kouzou, du kandzou. Comme couleur, on estimait surtout le blanc de neige. Le rouge, le bleu, l'orangé, etc., venaient après ; on avait aussi le noir. On teignait, paraît-il, les étoffes avec le suc de certaines plantes ou avec des argiles colorées dont on frottait les tissus. Il va sans dire que le costume différait suivant le rang des personnes.

» On faisait cuire les aliments ; on se nourrissait de riz, de céréales et de légumes, de la chair des oiseaux ou des animaux, de poissons et de menus coquillages. Le kouroki (saki doux), le shiroki (saki blanc), le yashinoori (alcool de fruits), etc., étaient les boissons communes. L'art de la cuisine était également avancé.

» ... Les maisons étaient généralement en bois. Leur construction s'était développée. L'art militaire avait fait de grands progrès. Dès la plus haute antiquité, on avait l'arc, la flèche, l'épée généralement droite et à deux tranchants, le sabre à un seul tranchant

(katana), long ou court, et la lance. On se servait de fourreaux, de carquois, du tomo (*) (petit bouclier que les archers se passaient au poignet), de pavois... Les arts sont florissants et occupent de nombreux ouvriers...

» Passons à la céramique. Nous en entendons parler pour la première fois à propos d'un décret de l'empereur Souïninn (an 2 de l'ère chrétienne), abolissant la pratique du *jyounshi*. Cette coutume consistait à tuer les serviteurs sur la tombe de leur maître afin qu'ils fussent à sa disposition dans l'autre monde. Comme conséquence de cette disposition, un certain Nomi-no-Soukouné commande à cent hommes du hashibé (corporation des potiers) de la province d'Idzoumo de modeler des figures d'hommes et de chevaux pour les planter sur le tombeau de l'impératrice (**)... Comme poteries de cette époque, nous avons les iwahibé (sortes de vases) et les hiraka (sortes de plats), qu'on retire aujourd'hui des anciennes tombes. D'autre part, on se servait beaucoup de pierres brillantes pour l'ornementation des coiffures; on en faisait des colliers, des bracelets...

» Comme moyens de transport, on avait des bateaux et des voitures. Comme instruments de musique, la flûte et le *koto*. Le *kayonza* était le genre de musique le plus estimé. Il y avait encore la danse de hayabito, le kousou-oula, le koumé-outa, le kishimaï, le yamatomaï, etc. Dans les festins, on jouait d'instruments à cordes et on chantait; aux funérailles, on exécutait des chants et des danses.

» A cette époque, il n'y avait pas d'écriture d'un usage général. Dans la haute antiquité, on avait bien, au Japon, des caractères servant à représenter les choses et pouvant être employés pour les enregistrer; mais leur usage était restreint à une maison ou à une famille, tout au plus s'étendait-il à un village ou à un bourg. Aussi les paroles de ces chants se sont transmises à nous de bouche en bouche. On prend encore plaisir à les entendre tant pour l'intérêt du fond que pour la forme. Tel était l'état de la civilisation japonaise avant nos relations avec les Trois-Kàn. »

Deux grands faits historiques devaient, entre tous, effectuer une profonde transformation dans l'âme du Japonais, exercer surtout des effets caractéristiques, hâter la marche de la civilisation :

(*) W. Gowland croyait que le bouclier n'existait pas, parce que l'on n'avait pas rencontré dans les sépultures dolméniques de pièces pouvant s'y rapporter.

(**) Voir mon article antérieur sur les dolmens.

l'introduction du Confucéisme et de l'écriture chinoise qui date du règne de Ojin-Tennau (XV^e de la dynastie, 201-311), et qui prend place en 235 de notre ère, et l'apparition du Bouddhisme, l'an 13 du règne du Kimméi-Tennau, en 552, dont l'expansion, à partir de la treizième année de Bidatrou-Tennau (XXX^e de la dynastie) en 585, activa particulièrement les progrès de l'art et de l'industrie.

La religion professée auparavant par les anciens Japonais était le Shintoïsme : c'est une religion purement animiste, reconnaissant des milliers de génies, les *Kami*, personnifiant tous les phénomènes de la nature, religion comptant encore aujourd'hui de nombreux adeptes dans le peuple. Les Japonais sont d'ailleurs très éclectiques au point de vue religieux et peuvent parfaitement être à la fois shintoïstes, confusianistes et bouddhistes.

L'introduction au Japon du Confucéisme et surtout celle du Bouddhisme ont donc imprimé à la civilisation primitive une direction toute nouvelle. Mais ici nous entrons dans un domaine qui n'est plus le nôtre, et nous préférons laisser à d'autres le soin d'apprécier les conséquences sociales et artistiques de ces événements historiques.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les monuments de l'époque primitive figurés dans l'*Histoire de l'art du Japon*.

Pour ce qui concerne la peinture, il reste bien peu de chose. Les étoffes et le bois n'ont rien conservé des décorations qui ont pu les orner. Mais on cite quelques sarcophages de pierre dont les parois offrent des traces de peinture rouge : ce sont des doubles ou des triples cercles concentriques, parfois des cercles simples, toujours parfaitement réguliers; des triangles pleins ou dont le contour seul est figuré; puis quelques ornements qui pourraient passer pour des signes idéographiques, les uns rappelant la forme d'un bouton de *warabi* (*Pteris aquilina*), les autres, celle d'un bateau (sarcophage en pierre à Hino-oka, près de Wakamiya, arrondissement de Ikouha, province de Tchikougo). Sur les parois d'un autre sarcophage à Miyata moura, même arrondissement, une vingtaine de motifs d'un pied de hauteur, disposés sur plusieurs rangs, semblent représenter des soldats armés de flèches. Dans un autre sarcophage, les parois peintes en rouge portent des lignes gravées dans la pierre (Idéra moura, arrondissement de Kami Maçouki, province de Higo).

Comme monuments sculptés, on connaît quelques statues de pierre et de terre cuite représentant des hommes et des animaux, qui avaient été primitivement placés autour des tombeaux de quel-

ques grands personnages. Voici, par exemple, une statue de pierre représentant un soldat très reconnaissable au sabre qu'il porte suspendu à un ceinturon. La bouche et les yeux sont de simples trous, mais le nez est bien indiqué sur la face qui fait saillie sur le reste du corps, de même que les cheveux retombant de chaque côté en une tresse épaisse. Les bras sont levés vers le ciel, tandis que les jambes ne sont pas dessinées et se confondent dans le socle qui était probablement planté en terre. Il y avait autrefois sur la tombe du Kounitsouko (gouverneur) de Tchikoushi Iwaréi, qui s'était révolté et avait été tué, soixante de ces hommes de pierre, outre quatre sangliers et trois chevaux. Il existe encore quatre de ces statues de soldats armés de flèches et de sabres sur cette tombe à Iwatoyama. Celle qui est figurée et qui appartient au Musée impérial est la plus complète.

J'ai rappelé plus haut que l'on entourait les tumuli de figures d'hommes et d'animaux en terre cuite. Gowland a décrit des tumuli entourés d'une sorte de balustrade ou *haniwa*, formée d'une série de piliers creux de terre cuite, percés d'un trou horizontal, par où passait une traverse les reliant les uns aux autres.

Ces piliers offraient parfois des figures d'hommes, d'animaux et d'oiseaux. La première planche de l'*Histoire de l'art du Japon* représente un certain nombre de figurines de soldats, un oiseau et un cheval de haniwa, trouvés dans des tombeaux datant du III^e au I^{er} siècle avant Jésus-Christ. Ces figurines montrent quelques détails intéressants.

La première figurine a des bras rudimentaires : on dirait un phocomèle ; les cheveux sont noués vers les oreilles ; le vêtement est serré par une ceinture ; au dos est passé un petit sabre. La deuxième figurine a également les cheveux noués vers les oreilles, mais ils sont entourés d'un cercle de métal et en outre surmontés d'un chapeau ; au cou, un collier de grosses perles. Les seins accusés de la troisième figurine indiquent le sexe féminin : la chevelure est arrangée en un gros rouleau et une parure de tête est peinte en rouge ; plaques de rouge sur les pommettes et sur les yeux ; vêtement long à manches ajustées, avec col croisé à gauche de la poitrine ; en bas, un ornement assez long est attaché avec des nœuds peints en rouge. La figure 4 représente un guerrier couvert d'une armure, casque en tête et sabre aux reins. La figure 5 est remarquable par le mouvement des bras étendus en avant, la main gauche tenant un petit pot ; c'est une figurine de femme ornée d'un collier de perles. Enfin, la figure 6 représente un jeune garçon

prosterné, les mains à terre comme pour saluer; la tête est surmontée d'une sorte de tiare. Viennent ensuite un cheval dont on peut distinguer le harnachement complet, selle, étriers, mors et brides, et un oiseau.

En fait d'architecture, les monuments les plus importants de cette époque sont les dolmens et les tumuli. Il est inutile, je pense, de revenir ici sur la description de ces monuments : nous les avons suffisamment décrits à propos de notre analyse du travail de Gowland. Quant aux habitations, il n'en reste aucune trace. On peut toutefois admettre que les grands toits des habitations japonaises dérivent de la cabane primitive, faite de deux pièces de bois croisées en avant et en arrière, sur laquelle une poutre était mise à cheval, le tout étant recouvert d'un toit de roseaux. Si l'on y ajoute des poteaux pour soutenir ce toit primitif et un plancher, on finit par voir naître l'architecture de palais (kyoudén tsoukouri). C'est le style que l'on appelle pur shimméi, dit notre auteur. Il doit être fort ancien. Les temples shintoïstes ne diffèrent pas beaucoup dans le fond de ces constructions primitives, même actuellement. La raison en est que beaucoup de ces temples sont démolis et exactement refaits tous les vingt et un ans, au dire de Jules Vinson (*Dictionnaire des sciences anthropologiques*).

Aux origines, vers l'époque de Jimmou Tennau, les arts appliqués, le tissage, la céramique, la laque, la fabrication des armes et des objets de bronze, cloches, garnitures de harnachement, etc., étaient déjà aux mains de corporations d'ouvriers distinctes. Leurs produits ont été découverts en grand nombre dans les tombes anciennes.

L'*Histoire de l'art du Japon* donne entre autres figures celles représentant : un miroir de forme circulaire dont le bord est orné de cinq grelots et le fond de dessins venus de fonte; un sabre dont le fourreau et la poignée sont en bronze vert plaqué d'or, et dont la garde elliptique est reperlée d'un motif en roue; plusieurs pommeaux de sabres formés d'une plaque ajourée représentant des têtes d'oiseaux ou de dragons; un casque du commencement du V^e siècle, portant sur la ceinture métallique qui est à mi-hauteur de la bombe, des dessins ciselés encadrant des animaux; des mors et des sonnailles de harnachement de cheval, en fer plaqué d'or; des chaînettes et des pendeloques qui vraisemblablement s'attachaient tout autour des casques : il y en a en or et en argent d'un travail remarquable; des cloches de bronze, dont l'une a plus de quatre pieds de hauteur.

Enfin, les poteries appartenant à la céramique japonaise propre sont ou simplement passées au feu, en pâte tendre et de couleur rousse, comprenant des tasses, des plats, des pots, etc., servant aux usages journaliers, ou bien en pâte dure, rousse ou noire, très cuite. De cette dernière catégorie sont les iwahibé, vases à pied dont le calice est flanqué de vases plus petits, servant dans des cérémonies religieuses ou funéraires, et les cercueils faits généralement de plusieurs pièces, les fours étant sans doute trop petits pour cuire en une fois une pièce de grande dimension. *L'Histoire de l'art du Japon* donne des figures représentant de ces iwahibé et un cercueil de poterie.

Tels sont, succinctement analysés, les premiers chapitres de *L'Histoire de l'art du Japon*. Le peu que j'ai pu vous en dire éveillera sans doute la curiosité de beaucoup d'entre vous et vous donnera l'envie de vous initier aux merveilles de l'art japonais en parcourant la suite de ce magnifique ouvrage.

COMMUNICATION DE M. RUTOT.

LES SÉRIS, D'APRÈS M. LE MARQUIS DE NADAILLAC.

Je viens de recevoir, de M. le marquis de Nadaillac, un intéressant travail ⁽¹⁾ où l'éminent anthropologue rassemble tout ce que l'on sait d'une peuplade très peu connue, les *Séris*, habitant la région N.-O. du Mexique, sur les rives du golfe de Californie.

Cette peuplade, qu'il est difficile de rattacher à aucune de celles qui les entourent, se distingue par une dégradation peu commune parmi les peuples les moins avancés.

Si ce qu'en disent les explorateurs est exact, les *Séris* en seraient encore à une industrie inférieure à l'industrie reutelienne de la fin du Tertiaire et de l'aurore du Quaternaire. M. de Nadaillac dit :

« Les armes dont ils se servent sont encore moins compliquées que leur costume. Ce sont des pierres ramassées sur la plage de la mer et qui, sans autre préparation, deviennent le *hupft* ou marteau dont ils se servent dans la vie de chaque jour. Ils ne lancent pas ces pierres de loin sur l'ennemi, ils les projettent encore moins à l'aide d'une fronde; ils les portent à la main et s'en servent dans les combats corps à corps, leur mode favori d'attaque. C'est avec

(1) Extrait du *Correspondant*, 63^e année. Paris, 1891.

de semblables pierres que Robinson et ses camarades furent littéralement assommés quand, en 1894, ils voulurent débarquer dans l'île de Tiburon. »

Plus loin, M. de Nadaillac ajoute :

« Soit paresse, soit incapacité raciale, il n'est aucune peuplade où le sens de l'outillage soit moins développé que chez les Séris. Ces sauvages ne savaient même pas tailler ou éclater les pierres pour les rendre tranchantes ou coupantes, ce que nous voyons chez tous les peuples primitifs, chez les races préhistoriques elles-mêmes, et cela dès le début de l'homme sur la terre. Le couteau, la hache de pierre leur étaient inconnus, et ils se contentaient de ramasser les cailloux sur la plage pour broyer les os ou pour arracher les fibres des grands animaux. Toutes les roches (serpentine, andésite, quartzite, granit) leur étaient bonnes, et toutes étaient rejetées, le travail ou le repas achevés. Quelques-unes, par le hasard des circonstances, se retrouvent. Mac Gee parle d'une pierre, entre autres, d'une longueur de 395 millimètres et de plus de 15 kilogrammes comme poids. Elle servait de molette pour écraser les grains, et son degré d'usure atteste un long service. »

Voilà donc une peuplade qui, de nos jours, agit à peu près comme devaient agir les peuplades reuteliennes et reutelo-mesviniennes du bassin franco-anglo-belge à l'aurore des temps quaternaires.

Les Séris prennent, sur la plage, la première pierre venue, le choix ne portant que sur le volume nécessaire pour produire l'effet désiré, et ils se servent de cette pierre uniquement à la percussion; puis, le travail terminé, ils la rejettent.

C'est exactement de la même façon que j'ai apprécié l'utilisation de la pierre par les peuplades reuteliennes; toutefois, le silex qu'employaient nos Reuteliens, donnant, par le simple choc dû au martelage, des éclats tranchants, ce que ne produisent guère les roches : serpentine, andésite, quartzite, granite, etc., mises par la nature à la disposition des Séris, les circonstances naturelles ont sans doute fait plus pour le progrès de l'industrie reutelienne que l'intelligence même des peuplades.

Il est probable que si les roches brutes utilisées par les Séris fournissaient au martelage de grands éclats tranchants, ceux-ci auraient fini par être utilisés au raclage des ossements et à d'autres usages.

Les propriétés si particulières du silex ont sans doute été pour beaucoup dans le perfectionnement de l'industrie des peuplades quaternaires.

PRÉSENTATION DE PIÈCES.

M. CUMONT montre quelques bracelets provenant du Congo, dont il fait remarquer la forme archaïque.

M. DE PAUW présente des bâtonnets d'ivoire provenant du Haut-Ouellé.) Il fait remarquer que le long de ces bâtonnets il y a des traits gravés. Ces instruments, explique-t-il, ne sont autre chose que des sortes d'hystéromètres à l'aide desquels se pratique l'avortement. L'avortement se fait plus ou moins ouvertement dans presque toutes les parties du Congo. Dans le Haut-Ouellé cependant, d'où viennent ces aiguilles, cette coutume est réprouvée et la femme qui est convaincue de s'être fait avorter est mise à mort et mangée.

M. le Président remercie les auteurs des intéressants travaux qui ont été communiqués, et la séance est levée à 11 heures.
